

Fiche technique

**USA/Nouvelle-Zélande -
2003 - 3h20**

Réalisateur :
Peter Jackson

Scénario :
Frances Walsh
Peter Jackson
Philippa Boyens
Stephen Sinclair d'après
le livre de **J. R. R. Tolkien**

Image :
Andrew Lesnie

Montage :
Jamie Selkirk

Musique :
Howard Shore

Interprètes :
Elijah Wood
(Frodon)
Viggo Mortensen
(Aragorn)
Ian McKellen
(Gandalf)
Sean Astin
(Sam Sagace)
John Rhys Davis
(Gimli)
Orlando Bloom
(Legolas)
Andy Serkis
(Gollum/Smeagol)
Miranda Otto
(Eowyn)
Bernard Hill
(Theoden)



Résumé

Frodon est aux portes du Mordor. L'anneau en sa possession le perturbe et l'affaiblit chaque heure un peu plus. Gollum qui ne peut pas résister à la tentation imagine un plan machiavélique pour que Frodon disparaisse. Il parvient même à monter Frodon contre Sam. Dans le même temps, Minas Tirith va être assiégée. Gandalf découvre que l'intendant, père de Boromir et Faramir, a l'ivresse du pouvoir et refuse l'alliance avec les hommes de Theoden. Pourtant, par une tricherie, celui-ci ralliera de nombreuses troupes, mais pas assez pour vaincre les forces du mal. Tandis que la cité est meurtrie par les Orcs, Aragorn va chercher l'appui d'une armée pas comme les autres. Seul le Roi peut les convaincre. Or, Elrond, convaincu par l'amour d'Arwen pour Aragorn, prêt à sacrifier son immortalité, fait forger l'épée légendaire nécessaire pour que l'héritier vagabond prouve sa valeur de futur Roi. Les combats seront intenses. Les ennemis sans pitié...

Critique

Difficile de contenir sa bêtitude, de ne pas laisser parler son cœur et ses entrailles ; malheureux celui qui, pétri de cynisme, n'aura su s'abandonner sans limites à une œuvre dont l'ampleur et la majesté dépassent de beaucoup le médium sur lequel elle sera consacrée, célébrée, et, à n'en pas douter, religieusement étudiée dans les années qui viennent. **Le Retour du roi**, ultime volet d'un seul et même monument du cinéma, se pose sans ambages comme l'un des plus beaux films jamais réalisés. Une œuvre d'émotion pure, un rêve de cinéma, l'expression d'une symbiose parfaite entre spectaculaire et intime. Un classique instantané, indissociable des deux premiers opus, qui, débarrassé de ses devoirs d'exposition et du regard méfiant de tous ceux qui jusque-là avaient mis en doute le talent de Peter Jackson, est si touchant et homérique à la fois qu'il défie toute analyse critique. Le premier sentiment que **Le Retour du roi**

procure, une fois l'écran douloureusement éteint, est d'ailleurs celui d'un abandon, la conscience (certes éphémère) que la «plus grande aventure jamais contée» a pris fin. Une fin intolérable, à laquelle ni le spectateur ni Peter Jackson (par le truchement d'un Frodon mélancolique refusant de conclure les mémoires qu'il rédige) ne veulent croire. Mais une fin chimérique aussi, comme l'ont prouvé Jackson et son équipe qui, en sept années d'âpre labeur, ont toujours pensé leur saga comme un chantier en perpétuel devenir. À l'heure où nous nous extasions sur ce qui restera pour longtemps le film de *heroic fantasy* ! le plus épique, le plus shakespearien, le plus noble jamais réalisé, les équipes de Weta Workshop et de Wingnut Films sont à nouveau sur le pied de guerre, finalisant des séquences additionnelles pour la version longue en DVD. Une volonté de quitter le navire tout en restant à bord, alors même que Peter Jackson est en phase de préproduction sur sa future version de **King Kong** !

Ce dernier projet en date, entamé malgré une équipe qui souhaitait prendre un repos bien mérité, est symptomatique de la filiation du cinéaste néo-zélandais avec les réalisateurs/artisans qui, de Méliès à Charley Bowers, pensaient le cinéma comme terrain d'expérimentation propre à la libération de l'imaginaire (figures des pères fondateurs auxquels il rendait un vibrant hommage dans son faux documentaire, **Forgotten Silver**). Ce statut de «savant fou», que Jackson revendique depuis ses débuts sur **Bad Taste** (film d'horreur tourné chez lui avec les moyens du bord et un grand sens du système D) et dont les origines viennent de sa fascination pour le **King Kong** (1933) de Cooper et Schoedsack justement, est ce qui fait le prix de la saga du **Seigneur des anneaux**. Car l'émotion, chez Peter Jackson, naît de la pureté d'une image à la puissance évocatrice instantanée, de sa fascina-

tion immédiate, de la magie de l'instant cinématographique propre à l'âge d'or du muet. On ne le dira jamais assez : Jackson renoue avec la tradition d'un cinéma de la démesure qui cherchait sans cesse à dépasser les limites technologiques d'un médium, dont chaque révolution pratique entraînait une autre, conceptuelle cette fois. De l'assaut contre Sauron introduisant **La Communauté de l'anneau**, pensé comme un ballet zébré de cadres empruntés à Eisenstein, aux incroyables gros plans traversant **Les Deux Tours**, ouvertement héritiers de Dreyer, en passant par les lumières contrastées du gouffre de Helm (tributaires de l'expressionnisme allemand, alors que sa progression dramatique emprunte au **Zulu** de Cy Endfield en 1964), et jusqu'à l'hallucinante bataille des champs de Pelennor dans **Le Retour du roi**, renvoyant au gigantisme inconscient des œuvres de Fred Niblo, King Vidor ou Raoul Walsh, **Le Seigneur des anneaux** explore les créations passées et les entremêles pour qu'elles deviennent composantes logiques et harmonieuses d'un univers fantastique où l'humanisme naît de l'universalité de ses thèmes. Depuis combien de temps n'avions-nous pu assister à une telle compréhension du cadre en scope, quand dix épiphénomènes ont lieu au même moment à chaque extrémité de l'écran ? Depuis combien de temps un réalisateur avait-il su travailler de la sorte la profondeur de champ, d'autant plus audacieuse ici que l'action en fond de plan est presque toujours un effet spécial, et que Peter Jackson refusait toute contrainte en termes de changements de focale (pourtant rigides à Hollywood dès qu'une image de synthèse est en jeu) ? Mais cette profonde compréhension des audaces (aujourd'hui oubliées, car trop coûteuses) du cinéma des origines s'étoffe aussi d'une vraie modernité (du postmodernisme en réalité ; le terme est désormais attaché à une

forme de cynisme inapproprié, dont l'œuvre de Jackson est exempte).

La force de ce dernier opus tient justement dans la mixité des genres et des emprunts, et le refus d'une hiérarchisation des modèles référentiels. Sans doute n'est-il pas innocent que Legolas chevauche un oliphant de la même manière que le héros du **Starship Troopers** de Verhoeven, ou que la mise en scène magnifique de l'arrivée de Gandalf à Minas Tirith (maquette filmée et non numérique) utilise, en les étoffant, des procédés antédiluviens, déjà vus dans **Le Voleur de Bagdad** de Walsh (1924) par exemple.

Film d'horreur et drame romanesque, western et épopée guerrière, des dizaines de genres sont ainsi interpellés dans **Le Retour du roi**, œuvre protéiforme d'un amoureux du cinéma qui impose des choix décomplexés, enfin convaincu que ses partis pris originaux étaient les bons. Témoin la décision d'intégrer des scènes faisant directement allusion à la version longue des **Deux Tours**, de rendre la première heure de son film ouvertement dépressive (et bien plus violente que les deux opus précédents), de réajuster l'enchaînement de séquences (la scène avec Arachné, présente à la fin des **Deux Tours** chez Tolkien) ou de conclure sur un épilogue en trois temps si émouvant que Margot ne sera pas la seule à pleurer. Partis pris assumés, tel ce maquillage d'un chef Orque tout droit sorti d'une série B d'horreur, influence de la Hammer sur la visualisation de l'armée des Morts, ou encore et toujours Gollum comme expression absolue d'une communion parfaite de l'émotion et de la technologie, qui nous permettent de mesurer cette volonté déférente de fusionner mille sources en une même déclaration d'amour à un cinéma de l'invention constante.

Peter Jackson a réussi le pari de mener à maturité une technologie en perpétuelle évolution afin qu'elle soit composée fluide et évidente du langage

cinématographique, sans jamais se soumettre au sens et à l'émotion, ni les supplanter. (...)

Yannick Dahan
Positif - janvier 2004

Le voyage prend fin. 13 mois dans le film. 3 ans pour le spectateur. Car il s'agit bien de voyages dans cette trilogie où la cartographie, les noms géographiques, les déplacements de tous ponctuent chacun des chapitres des films. Des voyages intérieurs aussi puisque la plupart vont affronter leur destin, se mettant face à leurs troubles de la personnalité. **Le Retour du roi** aurait d'ailleurs pu s'appeler *Le retour tout court*. Celui vers le Comté, celui vers la Paix, celui vers le père, et aussi celui en arrière, puisque nous retrouvons certains des protagonistes là où nous les avons laissés dans le premier épisode. Ces allers, ces élans et ces retours nous emmènent, une fois de plus, dans un univers dépaysant. Bien plus que la trilogie "matrixienne". Grâce à son matériau d'origine solide, Peter Jackson offre une vision qui sera à jamais la sienne, de l'œuvre de Tolkien. Jusqu'à y placer quelques idées plus modernes (Eowyn fortement féministe, un couple gay improbable avec Merry et Pippin). Ici, la trilogie prend tout son sens et les épisodes se font écho avec cohérence. Cette ultime épopée est pourtant exténuante pour le spectateur, après 200 minutes d'aventures hautes en couleurs. Le cinéaste a su garder de grands moments pour ce dernier rendez-vous. La surenchère ne fait pas d'ombre au scénario. Si **La Communauté de l'Anneau** semblait dramatique et très dialogué, tandis que **Les Deux Tours** privilégiait l'épique et le suspens, **Le Retour du Roi** est sans aucun doute le plus équilibré des trois, entre la narration et l'action. Peter Jackson semble presque libéré, tout à sa joie de profiter

de son indépendance artistique. Comme un enfant dans sa salle de jeux. Il insère, ici, ses références : hommage aux séries B et Z des années 50 (science-fiction, péplums, fantastique et horreur) mais aussi citation de son propre cinéma (à commencer par **Fantômes contre Fantômes** avec cette armée de spectres). Clairement, et pour faire taire ceux qui prennent le cinéma trop au sérieux, Jackson annonce la généalogie de sa trilogie, héritière d'un cinéma divertissant et imaginaire, avec Méliès et Griffith en lointains aïeux.

Dans ce **Retour** tant attendu, les fils se renouent entre les personnages. Cela permettra vers la fin des combats d'avoir en offrande un peu d'émotion. Ils nous apparaîtront familiers, même si au final, les seconds rôles ont été vite avalés par un double trio (Frodon, Sam, Gollum et Aragorn, Gandalf, Eowyn). Le reste apparaît presque superflu. Et l'on comprend d'ailleurs pourquoi il fallait une Liv Tyler pour incarner Arwen, censée hanter l'esprit du Roi tout au long des épisodes. Mais cela ne suffit pas à justifier les diversions futiles du film. Car si le rythme ne retombe jamais, on peut s'interroger sur l'insistance à faire certains détours qui finalement apportent peu à cette quête mythique. Jackson a été confronté à des choix cruciaux : laisser Saruman hors de l'histoire, ne pas oublier certains personnages jusqu'à présent omis des deux premiers opus. Là est toute la difficulté du **Retour du Roi**. Même si le DVD comportera des dizaines de minutes des 3 heures supplémentaires, le cinéaste a aussi décidé de nous offrir en salles la version longue. Ce n'est pas forcément le meilleur des cadeaux tant l'épilogue nous apparaît fastidieux et interminable. **Le couronnement du Roi** et le baiser à la Reine nous aurait amplement comblés en concluant cette trilogie avec passion et beauté.

Cela gâchera un peu le plaisir. Car finalement, nous étions prêts à toutes les concessions et les pires compromis avec

l'œuvre de Tolkien pourvu que nous obtenions un spectacle digne de ce nom. Et à ce titre, nous sommes plus que satisfaits. Même si quelques effets numériques nous rappellent l'aspect irréaliste de cet univers, nous y croyons jusqu'au bout. Et mieux que les trucs, félicitons-nous du travail remarquable sur le son, bien plus effrayant que l'image, à certains moments. Parfois, Jackson fait même preuve d'inspiration visuelle pour des scènes plus modestes mais dramatiquement essentielles (la mort de Faramir). Admirez les scènes de batailles, qui nous clouent au siège.

Il faut avouer qu'avec cette galerie de tronches, il peut croiser le courage des uns avec la folie des autres, ce qui n'en empêche aucun d'avoir des hallucinations ou des tentations. Même à nous, cela peut arriver : que de morts qui reviennent à la vie ! Psychologiquement beaucoup plus noir, ce **Retour** ne laissera pas indemne la Communauté (et les autres), contrastant ainsi avec la paix des Hobbits du tout début de la série. Car ces voyages ne sont pas sans obstacles. (...)

Vincy-
www.ecrannoir.fr

Trois ans et plus de neuf heures de projection après que le spectateur eut découvert les pittoresques paysages de la Comté, on est enfin fixé sur le sort de la Terre du milieu. Frodon approche des pentes de la montagne du Destin, au pays de Mordor, le volcan dans lequel il doit jeter l'anneau afin d'affranchir le monde des forces du mal. Pendant ce temps, une bataille se prépare entre les hommes et les créatures du mal devant les murs de Minas Tirith, capitale du Gondor. Ce paroxysme attendu a beau se conformer à son cahier des charges (plus gros, plus bruyant), il ne réserve guère d'autres satisfactions que celle du

devoir accompli : encore une trilogie de bouclée, Noël prochain sera moins chargé.

(...) Le troisième épisode de la trilogie que Peter Jackson a tirée de l'œuvre de J. R. R. Tolkien est tout entier soumis à ce mouvement de balancier dont l'impulsion avait été donnée au début du précédent film.

Ce troisième tome reprend donc le rythme du précédent, en accentuant chacun des effets dramatiques : là où le peuple de Rohan (apparenté aux héros arthuriens) affrontait seul des armées de créatures maléfiques, c'est maintenant une gigantesque coalition qui livre bataille contre une multitude monstre ; les dangers que Frodon doit affronter (la duplicité de Gollum, l'influence délétère de l'anneau sur celui qui le porte) se font encore plus pressants. Mais d'un film à l'autre rien n'a changé et la sensation qui domine est celle d'un crescendo qui ne trouve sa justification que dans l'accentuation sans fin de son volume sonore et visuel.

Cette débauche de paroxysmes trouve ses moyens dans les merveilles de l'informatique : en cet âge des pixels, foules et décors n'ont jamais été présents devant l'objectif de la caméra. Libérés des lois de la gravité et de la logique, les inventeurs de décors ont laissé libre cours plus à leur mauvais goût qu'à leur imagination. L'architecture de la ville de Minas Tirith est un défi au bon sens (la place d'armes n'est accessible qu'au bout de plusieurs heures d'ascension), mais surtout à la décence esthétique.

Il en va de cette dérive comme des autres : au fur et à mesure que l'épopée approche de sa conclusion, ses défauts se font de plus en plus flagrants. L'entreprise de Peter Jackson souffre depuis le début de faiblesses *sui generis* : le mauvais goût déjà cité (qui se déploie sans vergogne dans la mise en scène du monde des elfes), un sens de l'humour laborieux et une direction d'acteurs assez grossière dont seuls les plus

expérimentés (comme Ian McKellen, le grand acteur shakespearien qui incarne le magicien Gandalf) parviennent à dépasser les limites.

(...) Ces déchirures dans la trame laissent aussi apparaître les côtés les moins plaisants du roman de Tolkien, son occidentalisme forcené (ce qui vient du Sud et de l'Est ne peut être que maléfique), son incapacité à envisager les liens humains autrement qu'en termes de hiérarchie et de subordination.

Il n'est pas impossible que ce dernier film de la trilogie trouve son sens dans sa version longue (chacun de ses prédécesseurs s'est trouvé augmenté de près d'une heure sur DVD). La mégalomanie de Peter Jackson (dont il se moquait lui-même dans son joli film-canular **Forgotten Silver**) lui permet de réussir quelques morceaux de bravoure qui trouveront sans doute plus de sens dans un film moins contraint par les nécessités de l'exploitation en salles. Il n'empêche que l'on ne peut s'empêcher de pousser un soupir de soulagement une fois que Frodon s'est débarrassé de cette saleté d'anneau.

Thomas Sotinel

Le Monde/Aden - 17 décembre 2003

Le réalisateur

Né à Wellington, en Nouvelle-Zélande, le jour de la fête d'Halloween en 1961, Peter Jackson s'intéresse à la réalisation depuis son enfance. A huit ans, armé de la caméra Super-8 de ses parents, le jeune Peter commence à réaliser une série de mini films d'aventures en utilisant ses copains du voisinage comme coéquipiers et acteurs. Plus tard, après avoir acheté une caméra 16 mm, Peter Jackson commence à travailler sur **Bad Taste**, qu'il finance entièrement avec son salaire hebdomadaire de photographe pour un journal local. Après avoir

visionné les premières 75 minutes de son film, la New Zealand Film Commission donne à Peter Jackson les fonds nécessaires pour achever le film et le lance dans sa carrière de réalisateur-scénariste.

C'est de la fréquentation assidue de la télévision durant son enfance que provient la vision du monde originale de Peter Jackson, ainsi que d'autres influences précoces telles que le **Monty Python's Flying Circus**, les **Thunderbirds** de Gerry Anderson, le **King Kong** de 1933 et les films de Buster Keaton.

Filmographie

Bad Taste	1987
Meet the Feebles	1989
Les Feebles	
Brain dead	1992
Heavenly creatures	1994
Créatures célestes	
The frighteners	1996
Fantômes contre fantômes	
Forgotten silver1996
Lord of the rings2001
Le seigneur des anneaux : la communauté de l'anneau	
Lord of the rings : the 2 towers	2002
Le seigneur des anneaux : les deux tours	
Lord of the rings : the return of the King	2003
Le seigneur des anneaux : le retour du roi	

en préparation

King Kong

Documents disponibles au France

Revue de presse importante
Positif n°515 (dossier)
Cahiers du Cinéma n°586
(...)

Pour plus de renseignements :
tél : 04 77 32 61 26
g.castellino@abc-lefrance.com